

Ce que la psychanalyse n'est pas.

Patrice Fabrizi

Séminaire théorique du 10 octobre 2020

Commentaire de la Section 1 ch Chapitre I du livre de Jacques-Alain Miller **L'Os d'une cure.**

La première partie du texte portait sur le *milieu* de la cure. A la fois au sens arithmétique, ou faussement arithmétique (puisque ce milieu, nous dit Jacques-Alain Miller, commence dès que la cure analytique commence) mais aussi au sens d'*environnement* : le médium de la cure qu'est la parole, le chemin de la parole.

La deuxième section qui commence à la page 16, concerne, elle, ce qu'on peut appeler la ou les *finalités* de la cure. Là aussi le terme est équivoque : c'est à la fois les fins de la cure au sens des *finalités* de la cure - ce que, dans son Séminaire VII, Lacan avait appelé : l'éthique de la psychanalyse, ce qui est visé par la cure ; et c'est en même temps la *fin*, au sens temporel, de la cure analytique.

On a vu jusqu'à présent le milieu où se rencontrait l'os. Maintenant c'est plutôt : que faire de l'os, à la fois *in fine* et en termes de finalité ?

Il y a quelque chose que je voudrais laisser de côté parce que j'aimerais bien qu'on y revienne plus tard et qui me paraît tout à fait intéressant. C'est ce que dit Jacques-Alain Miller de l'anamorphose en général et, en particulier, du tableau de Holbein . Ce serait bien que se documentent ceux qui ne connaissent pas ce tableau des Ambassadeurs , celui qui est à la *National Gallery* et qui sert de couverture au Séminaire XI de Lacan. Beaucoup d'entre nous le connaissent, connaissent les développements qui ont été faits sur lui. Jacques-Alain Miller dit ici que le tableau des Ambassadeurs peut servir, sert, et que lui-même l'a utilisé, comme emblème de la passe.

Il serait bon qu'on se renseigne un peu aussi sur ce que c'est qu'une anamorphose. Ce qu'on appelle les *perspectives dépravées* : des tableaux, des fresques, qui, apparemment, veulent dire pas-grand-chose, ou ne rien dire ; et, pour autant qu'on se déplace latéralement par rapport à elles, par un brusque changement de perspective, mais de manière évanescence, il y a un coup d'œil, un pas, qui révèlent ce qui jusque là n'avait pas été aperçu et remet en perspective tout ce dont il a été question jusque là. Quel rapport y a-t-il avec la passe, en quoi ce brusque changement de perspective peut-il en faire analogie ?

Ce que je voudrais aujourd'hui brièvement aborder, c'est l'opposition que pointe Jacques-Alain Miller : la divergence radicale de visée qu'il y a entre, d'une part, la psychanalyse et , d'autre part, les religions et la sagesse. Cette opposition, il l'énonce à partir d'un point commun qui peut faire erreur de perspective si on considère que c'est un point de visée commun : l'idée que la psychanalyse aboutirait à l'assomption de l'être-pour-la-mort - visée qu'il dit avoir été assez fortement

accentuée par le premier Lacan , mais qui n'est certainement pas le dernier mot de Lacan, ni le dernier mot de ce que peut être une cure analytique.

Ce point commun, quel serait-il ? Ça serait, disons, et on le voit bien reproché à la psychanalyse par tout un courant de pensées ou par toute une série de courants de pensées, c'est l'annonce d'un moins-de-jouissance. Ce serait cette mauvaise nouvelle, pour parler comme Nietzsche, que la jouissance, à tout le moins, n'est pas illimitée et que, à croire cette mauvaise nouvelle, la jouissance, c'est pas bien. Ça serait , aussi bien du côté de la psychanalyse que du côté de la religion ou de la sagesse, un appel à accepter la castration, une déflation de jouissance, et, en tout cas, une dévalorisation de la jouissance par ce que Jacques-Alain Miller appelle un déshabillage de l'être. On verra, dans le paragraphe suivant , qu'il appellera ainsi la réduction qui est au cœur de la cure : déshabillage de l'être.

Jacques-Alain Miller note, accentue très fortement, que si le premier Lacan fait de l'assomption de la mort un effet de la cure, il y a un deuxième franchissement qui est celui dont nous avons parlé et que nous avons effleuré par moment à plusieurs reprises, c'est l'assomption du sexe. Non pas l'assomption de la mort mais l'assomption du sexe, la question de : qu'est-ce qu'une femme ? Non plus le passage de l'imaginaire au symbolique qui est effectivement une épreuve de dévalorisation du plaisir et de la jouissance, mais un autre franchissement, du symbolique au réel.

Mettre dans le même sac psychanalyse et religion, psychanalyse et sagesse, on l'entend effectivement de différentes voix. Qu'entend-on dans ce malstrom idéologique ? que la psychanalyse serait une resucée de la religion. C'est, dirons-nous, une thèse nietzschéenne libertaire qui fait des psychanalystes des nouveaux prêtres qui appelleraient, qui dévalueraient la jouissance parce qu' eux-mêmes ne seraient pas très doués pour ça (là, c'est une trouvaille de Michel Onfray) et qui ne seraient capables de vivre leur peu de puissance de volonté de vie que de la manière tordue que Nietzsche dénomme le ressentiment : par la maîtrise d'un troupeau auquel ils prêcheraient le renoncement à la jouissance dénoncée comme mauvaise. C'est un discours que l'on entend de manière diverse : chez Michel Onfray, on l'entendrait aussi chez les féministes radicales comme Judith Butler et on le trouvait déjà , *sotto voce*, chez Michel Foucault quand il attaquait la psychanalyse et la cure analytique comme étant une variante de l'appareil de la confession. J'invite éventuellement à lire, ce texte d'interview, dans un vieux numéro d'*Ornicar* de 1977, n° 10, où Jacques-Alain Miller reçoit Michel Foucault, et où Michel Foucault assez astucieusement disait : non, non , ce n'est pas simplement la confession, c'est bien plus subtil que ça, ce que font les psychanalystes, c'est de la direction de conscience, comme au 17° siècle et après. Dans la confession, effectivement, on demande au sujet de confesser ce qu'il sait déjà ; dans la direction de conscience, c'est plus subtil, c'est plus malin, on lui demande de dire ce qu'il ne sait pas encore, mais qu'il va dire.

Bon, cette discussion entre Michel Foucault et Jacques-Alain Miller (dont je rappelle qu'il dit le reconnaître comme ayant été son seul maître en philosophie), ça demanderait éventuellement que l'on y revienne. Ceci dit, mettre dans le même sac la religion - ou les religions plus exactement - et la psychanalyse, qu'est ce que ça vaut ? ça se heurte d'abord à l'objection de Lacan selon laquelle on ne peut pas dire *la religion* ; ce n'est pas un ensemble consistant. On le sait bien : il peut y avoir des religions sans dieu, cf. le bouddhisme ; de dieu, il peut y en avoir plusieurs, il peut y en avoir un seul ; ça peut se limiter au *mana* du fétiche.... Lacan disait, reprenant Freud, qu'il y avait peut-être un seul point commun à toutes, c'est la culpabilité. Il ajoutait encore d'autres traits minimaux : des rites et une communauté ; une communauté de pêcheurs et des rites pour s'en laver. On commence par diaboliser – tous pêcheurs- et ensuite on exorcise. Vous êtes pêcheurs, absolument ! mais il y en a un, par exemple, qui a pris sur lui tous les péchés du monde. Le point commun des religions, c'est de délivrer chacun du fardeau de l'os dans une communauté donnée, au travers de certains rites. Grâce à quoi on peut être délivré du fardeau de l'être. C'est le point où nous avons une différence radicale : être délivré du fardeau de l'os en le faisant porter à l'autre, ce n'est pas tout à fait ni le début, ni le milieu, ni la fin de la cure analytique.

Pour autant, cette mauvaise intention à mettre dans le même sac la psychanalyse et les religions n'est pas sans enseignement et nous oblige à affuter notre argument. Par exemple, je pense à la distinction claire que nous avons à opérer, que nous opérons, en principe, entre culpabiliser et ce que Lacan appelle rectification subjective ; et nous savons combien la psychanalyse a été accusée de culpabiliser, pas seulement du côté de la jouissance, mais aussi de culpabiliser, par exemple, les mères. Quel est la ligne de crête entre culpabiliser et rectifier subjectivement, tel que Freud le fait à propos de Dora et tel que le souligne Lacan, elle qui dit se désoler du désordre du monde autour d'elle, quand Freud pointe que, de ce désordre du monde, elle s'en fait cheville ouvrière. Entre *vous êtes coupable* et *vous n'y êtes pas pour rien*, quel est le mode d'énonciation et quelle est la pratique qui font démarcation ?

Deuxième point : les sagesses.

Si on dit *la sagesse*, là encore, on parle de choses très différentes. Entre le yoga et, par exemple, le stoïcisme, entre le renouveau du yoga au travers de la méditation transcendantale et ses emprunts au training autogène et, d'autre part, le regain d'intérêt pour le stoïcisme, on a là des choses très différentes. Ceci dit, Il y a quand même quelque chose de commun à toutes les sagesses et qui permet de les écarter toutes ensemble, et radicalement, de la psychanalyse. Je dirais que, dans la sagesse, il s'agit de dissoudre l'os, ce qu'elle appelle le *pathos*. Non plus, comme dans la religion, de le faire porter par l'autre,, mais de le dissoudre, quasi chimiquement,. Et, dans, cette perspective tout à fait optimiste, l'os est à la fois résorbé, sans reste, dans le signifiant (de manières diverses: vide dans le bouddhisme, enchaînement strict dans l'ordre des raisons chez les Stoïciens) et

dans un imaginaire apaisé au travers d'une hygiène mentale, d'une hygiène de vie. Une double pratique de neutralisation et d'apaisement, tant de l'espace idéique que de l'image du corps.

C'est ce qui fait que ce qui caractérise la sagesse – et c'est le point d'opposition radicale à la psychanalyse -, c'est que dans la sagesse, peu ou prou, il y a toujours un moment qui est celui du « j'en sais assez ». Le sage c'est celui qui, à un moment donné, comme Heidegger qui y voyait la fin de la vie du philosophe, se retire dans sa *Hütte*, dans sa cabane, avec au plus quatre livres, remonte l'échelle : j'en sais assez, et sur moi, et sur le monde.

Ce qui me semble caractériser la psychanalyse, la position du psychanalyste c'est, qu'il soit jeune, qu'il soit vieux, que ça soit fin d'analyse ou pas fin d'analyse, c'est le désir de savoir. C'est-à-dire que même dans ce qui se décode, dans ce qui se découvre dans la fin de l'analyse, ce n'est jamais comme chez la voyante, jamais son *destin dans la paume écrit*, et maintenant j'en sais assez. Ce n'est pas parce que quelques signifiants-maître, réduits *a minima* continuent à tourbillonner autour d'un vide maintenant situable, que d'autres signifiants, plus contingents, levés sur le chemin par de nouveaux hasards rendus maintenant possibles, ne demanderont pas, eux aussi, à être interrogés. Et ça, ça n'a pas de fin.

Voilà ce que je voulais marquer dans cette double opposition, à la religion et à la sagesse.

Patrice Fabrizi